feux follets



numéro trois

Feux follets, la revue littéraire des Editions de la Nouvelle Acadie, paraît une fois par an, après la roulaison, avant que les pacaniers ne mettent leurs feuilles.

Adresse: *Feux follets*
Études francophones
Boîte postale 4-3331
Université du sud-ouest de la Louisiane
Lafayette, Louisiane 70504-3331

Numéro trois
hiver 1993

Comme dirait Edouard Glissant,
la COLÈRE et la RÉVOLTE sont
les deux mammelles de la poésie.

souvenirs de sneaux

Je me demande quoi c'est pour, toute cette neige
dans mon pays de là-haut.
Pays comme moi.
Les Acadiens qui étont pas des Québécois ni des Brayons ni des
Canayens.
Acadiens.
Et si eux n'en savent pas trop ça qu'ils sont,
comment tu veux que nous-autres
en Louisiane, on le save?
J'en sais pas trop moi-même.
Trop de mots qui me collent à la peau.
Pleins de mots qui ont été garrochés par le châssis
par mon pap et ma mam
pour faire de moi un *American.*
One nation under God.
Mais, moi, j'appartiens à la nation invisible, inaudible,
la nation des Francophones d'Amérique.
Les Français, eux-là, toujours saignants de la Guerre de
Cent Ans, s'approprient
leur identité par rapport à l'anglais.
La preuve.
Ça dit là-bas que ça veut savoir un peu plus sur nous-autres,
mais eux envoient toujours quelqu'un qui

vient pas.
Ça dit là-bas, que ça va nous laisser la parole,
mais eux nous l'addressent tout le temps en
anglais.
Mais c'est pas de notre faute,
non messieurs, non mesdames,
nos parents l'ont avalé tout cru, ce couchemal
de rêve américan.
As-tu donné ta langue au chat?
Big fat cat smoking a big fat cigar.
Soyez blancs comme nous et vous aurez:
la commode en-dedans de la maison,
l'électricité,
la TV en couleur,
MTV,
VH1,
et Johnny Carson avec son special guest
Zachary Richard.
No French, No More,
On sale now in your local record store.
C'est pas beaucoup de confort pour un Sudiste du Canal
Yankee, un gros appât pour un caïman de
Cocodrie.
Un petit coup de fer sur la peau pour qu'elle soit lisse et
blanche, pour que ces maudits mots dits en
français y collent plus.

La neige tombe pas jusqu'ici, le soleil a brûlé toute tentative de

conservation par le froid et nous, on est le sel
de la terre, on le vend aux quatre coins de la
planète.
Et quand on fouille trop creux, quelque chose crève et l'eau se
jette dans les bras du vide.
C'est pour ça qu'on a besoin d'aide-mémoire.
Par écrit, par exprès, pour réssuciter la musique de ses mots qui
ont perdu leur air,
tombés de la peau, asphyxiés.
Un nouveau souffle, un vent du Nord qui apporte la neige,
un vent de l'Est qui apporte la pluie,
conspiré par les Belges, les Québécois, les
Algériens, les Acadiens, et même, oui, par les
Français aussi.
Ça fait que ce ne sont plus seulement des mots
de la Louisiane
qui siffle dans nos oreilles.
Mais pas davantage des mots
de la Belgique
ni
de l'Acadie
ni
du Québec
ni
de l'Algérie.
Ce sont les mots
de la Francophonie.
Comme un sno-ball avec plein de sirops différents.

Moque-toi pas mon accent.
Si t'arrives à l'attendre, le comprendre.
Faut pas faire du fun de moi.
J'ai appris les mots qu'on a bien voulu m'apprendre.
Que mon Pépère a asseyé de m'apprendre.
Lui, fils d'immigré allemend et de Cadienne
parti perdre sa jambe gauche dans la Grande Guerre.
Lui, moitié allemand, moitié français,
one hundred per cent American
plein de mots français qu'il a réellement voulu que j'apprenne.
Il est mort d'un cancer quand j'avais huit ans
et je connaissais juste quelques mots.

"Roseau, craquette, berouette, pichenique, canique, couillon, merci, de rien, va-t'en, monstrueux d'enfant, quelle heure qu'il est, qui-ce tu fais, àyoù-ce tu vas, comment ça va, soigne-toi, à-t-à l'heure, on mange asteur, ça, c'est bon, et mon nom, c'est David John Cheramie pas bon, say one, say two, c'est tout."

Cet enfant de huit ans, à genoux devant le cercueil de son
défunt pépère qu'on veillait au Falgout's
Funeral Home, a prêté serment d'apprendre
tous les autres.
Mais les autres, il m'a fallu les chercher chez
Antonine Maillet,
Jean Arceneaux,

Richard Guidry,
Herménégilde Chiasson,
Émile DesMarais,
Debbie Clifton,
Rachid Boudjedra,
Raymond Leblanc,
Michèle Lalonde.
Are you going to speak white once and for all
you French bastards?!
Sons of French whores?!
NOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOO
OOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOON!
Alouette, gentille alouette, alouette, je te plumerai.
"Mom, why didn't you teach me French?"
Je revois ses yeux débordants de chagrin et de tendresse.
Elle m'assied sur le sofa devant la fenêtre.
Cette fenêtre par laquelle j'ai vu la neige pour la première fois.
Il faisait frète cet hiver-là et j'avais pogné un mauvais rhume.
Je restais derrière la vitre dans mon caleçon à guetter les
enfants faire des batailles et des bonshommes
de neige.
Ma sœur s'a fait disputer parce qu'elle a venu me donner de la
neige à manger.
Je l'ai mangée.
C'était bon de manger de cette première neige derrière la
fenêtre.
Une fenêtre qu'est plus là d'ailleurs, juste comme la neige.
"Du pain," elle me tend un morceau.

"Du beurre," elle l'étale.
"La tête," elle me la touche.
"Les yeux," elle me les touche.
"La bouche," elle me la touche.
"I can't remember that way. How do you spell those words?"
Il n'y a jamais eu d'autres leçons.
Si ce n'était que, de temps en temps, je lui demandais, par
example,
"How do you say, 'I hurt myself?'"
-- Je m'ai fait mal.
Donc je dis,
"I = Je,
hurt = m'ai,
my = fait,
self = mal?
Is that it?"
Elle s'est baissé la tête, se la secoue tout doux, tout doux,
brasse les oignons dorés de son roux.
Alouette, gentille alouette, alouette, je t'emmerderai.
Si au Québec tous les chars proclament «Je me souviens»,
icite c'est "Sportsman's Paradise" ou bien
"World's Fair 84".
Plus approprié, ça devrait être, "I Forgot" (comme la Ville qui a
oublié de se faire des soucis).
C'est ce qu'il y aurait sur les voitures québécoises
à l'heure qu'il est si on avait découvert de
l'huile au fond du Saint-Laurent.
Et tout le monde porterait
des raquettes de neige en forme

de bottes de cowboy
et des bois d'orignal sur le capot
des Cadillacs jaunes nauséabondes.
Mais heureusement pour la langue de Voltaire,
il n'y a rien sous ses arpents de neige
qui puisse faire bander un Texien.
Pour qu'il érecte
le symbole phallic parfait,
monument au viol de notre mère, la terre.
On suce le jus, on n'en peut plus,
le sang et le pus
de notre chère civilisation occidentale.
Viens, Elita, allons prendre ce char,
ramasser M. Bornu,
et on va *ride* les blues
aussi loin que la neige,
au-delà du grand Texas.

Jésus crie

ça tonne,
ça tonne dehors.
le ciel rote sec,
sec comme l'oeil de
mon maître.
l'éclair brille l'instant
d'une vie.
le ventre de l'univers

grommelle de soif.
enfin ça mouille,
la pluie tombe.
ça tonne encore
plus fort
plus près
le cri de
mon maître
se fait.

c'est sûr

c'est sûr que
s'il n'y a que toi
qui fais les règles
il n'y a que toi
qui vas gagner.

La guerre comme atavisme culturel

j'ai vu mon père aujourd'hui
il m'a parlé de la guerre encore une fois.
de Churchill, de Staline,
de Roosevelt et des Françaises reconnaissantes.
Hitler toujours, Hitler encore,
à force d'en parler
il n'est jamais mort.
Ces mémoires vives

qui revivent
qui ne se fatiguent pas
qui nous fatiguent
à nous, les jeunes viellissants,
qui n'avons que faire
de cette guerre
de nos pères.
Je m'excuse,
je lui dis,
de ne pas avoir tué mon ennemi
car il te ressemblait
tellement que
j'avais plutôt envie
de l'embrasser
D'ailleurs, je continue,
je n'ai pas eu droit à la guerre.
Je suis un pauvre enfant
accablé de prospérité,
coincé entre deux apocalypes.
Si les bons temps sont après me tuer
c'est que je n'ai pas eu l'honneur
de les tuer le premier.
Je m'arrête.
Je le fixe.
Il me tend son couteau.
Je suis toujours son fils.

Zénon Chéramy

jeune et dépensière
elle disait souvent
  en riant
que
vieillie
il ne lui resterait que ses souvenirs

maintenant
soixante ans plus tard
souriant dans le vide
elle tâte de ses mains crispées
le haillon de satin de sa couverture usée
qu'elle prend pour sa robe de noce
elle chantonne seule
les lambeaux d'une vieille mélodie
une mélodie qu'il chantonnait
mais elle ne sait plus ni quand ni où
elle passe des heures à chercher les souvenirs qui lui échappent
les souvenirs qui se sont envolés il y a longtemps

* * *

à la Nouvelle-Orléans
le fleuve caresse la ville
amant galant
qui fait la cour
à la femme trop mûre mais toujours coquette
tellement occupée par un bouquet de souvenirs fanés

qu'elle ne voit pas
qu'elle porte trop de maquillage
et un parfum démodé

* * *

fin février
un rideau grisâtre définit l'horizon
et met fin à mes rêves
les troncs d'arbre une série de barreaux
des points d'exclamation suivent quelque juron désespéré
que râle l'hiver dans son agonie

contre le gris de l'hiver
une azalée fleurit courageusement
une tache de sang qui défie la mort
comme les lèvres trop rouges
de l'enfant fièvreux
couché contre sa courtepointe morne

dans le bois qui borde le jardin
une azalée timide renaît
un baiser sur le visage pâle du printemps naissant
elle ne sait pas encore
dans sa verte naïveté
qu'elle va s'épanouir
aimer
mourir
pour le moment il suffit de se montrer

aux prisonniers de l'hiver
elle n'est que belle
elle ne demande pas plus
azalée lazare

* * *

<u>après la récolte</u>

Le fermier brûle la bagasse
La fumée monte comme des prières
et embaume comme de l'encens
le crépuscule âcre de l'automne
Le soleil se couche derrière le chêne en feu
rosace
qui perdra peu à peu ses couleurs
pour faire place à un réseau vivant de bras levés en prière

May Waggoner

Clin d'oeil culturel et ... langoustique:
une histoire à dormir debout, gracieusement dédiée à tous les francophones... insomniaques

Dis, Manche, demandent impatiemment les deux cousines germaines qui se tiennent justement par celle-là même,
Quand verrons-nous enfin le bout du tunnel?
Quatre hommes qui passent par là s'en mêlent.
Deux d'entre eux commentent sans peine:
L'un dit: "Impossible n'est pas nous", L'autre dit: "Que Dieu sauve la Reine!" Le troisième qui en a marre dit: "Mais que racontez-vous là? Plus confus que moi, ne vous ne trouverez pas!"
"Ça se voit, que vous n'êtes pas d'ici," le quatrième, l'homme maigre dit.
Alors je dis, "Je viens de Cal-en-Bourg"; tu dis "Quelle coïncidence, moi aussi!"
Entre temps, Vendredi sous un palmier s'est endormi
Laissant seul Robinson qui, sur un cocotier s'ennuie
Tout étourdi, Sam dit: "J'en ai assez de ces histoires,
Demain je retournerai chez moi,
Aux Unis-États, na!"
Et c'est ainsi que, mine de rien, toute une folle semaine s'écoula...

Sentimentale-menthe vôtre

Poème à la menthe
Versé lentement
Un soir de janvier
Sur les sorbets de l'hiver
Couverts de givre
Absorbés de vert
Ces vers ivres
S'amusent à s'infiltrer
Dans le courant glacé
Des pensées blasées
Réveillant doucement
Les sentiments trop longtemps
Enfouis dans l'épais manteau
D'un cœur somnambule
Qui sommeillait dans sa bulle
L'impassible temps-qui-passe
A aidé à briser la glace
Mais voilà que mai arrive
À la dérive
Les vers à la menthe
Le temps d'un sourire
N'ont pu offrir
Au cœur qui s'ennuie
Que l'arôme d'un bonheur inattendu
Qui s'évaporera
Furtivement

Au premier souffle du printemps
Et le poème à la menthe
Se dilue discrètement
Dans le lac des souvenirs
De mon essence enchanteresse
Il ne reste qu'un charmant
Arrière-goût de regret
Qui se dissout à regret
Dans la neige fondue
Où tout ému
On voit s'envoler
Des sentiments éthérés.

Timy (So)²

Fragments II

La folle envolée
des cheveaux sur leurs stèles
Et l'enfant dissimulé
sous leurs sabots
Les larges membres
des cimes mobiles
À l'embouchure
des voies marines
Le souffle du vent
au creux de la colère
Et les pierres astrales
accrochées à leurs pieux

En cette sphère étrange se referme l'oeil

Octobre se tenait
à l'angle de nos gestes
Solidement ancré
dans la courbe du jour
Avec ses lumières borgnes
et ses mousses amères
Gisant dans l'usure
de cette terre empalée
Aux heures cendrées
épiant sous nos paupières

Ces soirs où
le rouge oxide les murs.

Quitter cette fable pour d'autres fables
Si étroites si étroites pour nos rêves
Plus étroites que la chair des marais en feu.

Pierre-Yves Soucy

Affinités

Mon vieux compagnon,
Entre la vie et la mort,
M'invite sans remord
De son regard qui en sait long.
Les lumières scintillantes
Sont dans ses yeux
Des souvenirs lumineux,
De facettes miroitantes.

À l'écouter tranquillement
Sa simplicité, son histoire,
Incrustent patiemment

Dans ma mémoire,
Une sérénité rassurante
Qui apaise la sentence étonnante.

Vénus

Le soleil couchant à l'horizon
Rencontre sa Vénus
Dans une fête de vin et de feu,
À laquelle tous sont conviés.

Plus haut, scintille la nuit
D'une nuée d'étoile excitées
Follement, par cette union sacrée,
Dans une danse nuptiale.

Tandis qu'immobile, je pense

Aux lèvres vermeilles de l'autre
Visage qui s'estompe chaque soir,

Dans l'immensité mal connue
D'une vie, perpétuellement bouleversée
Par les sentiments d'une inconnue.

Eros

Délices
Vermeilles cerises
Ruisselle
Entre nos deux corps
La douceur du moment
Divin

Aux rivières de perles
D'amour versées
Naissent les sourires
Aux lendemains azurés

Délices
Vermeilles cerises
Ruisselle
Entre nos deux corps
L'ivresse de l'espoir
Divin

Christian W. De Prins

Le Valentin (le vendredi 14 février 1992)

La tristesse pluvieuse de l'esprit fatigué
me semble une tempête tranquilisée.
Ce don qu'Il m'a donné, -- existe-t-il ou est-ce un cauchemar?
Ce sentiment orageux, ce n'est pas si rare...
Ce qui me plaît aussi me gèle le sang.

Cette tristesse connue par tout le monde
Cette contente tristesse que personne ne comprend.

Je voudrais me recréer une autre vie pour que
je puisse me changer.
Aujourd'hui je devrais m'aimer mieux
car personne ne m'aimera si je ne m'aime plus.

Une tempête éclatante dans ma tête
me rappelle de ce temps qui existe pour tous.
Mon ouragan privé se tire de l'environnement.
Les nuages aux cieux laissent tomber des gouttes d'eau
qui lavent la pollution de l'atmosphère.
Et cette pluie salissante est pareille
à celle de ma propre tête.
Je réfléchis toujours.
Je suis trop égoiste.

Je ne pense à personne, sauf aux jeunes hommes dont je songe:
la belle grenouille masculine et son monstre japonais.
J'ai déjà fait mon choix de ceux-ci que j'aime.

J'ai choisi ma grenouille masculine aux yeux sincères et clairs
qui jamais ne m'ennuie.
J'espère qu'il m'aime comme son amie et qu'il partage avec
moi un peu de sa vie.

Le Premier

Ta personnalité charmante qui s'éclaire du cœur et du corps…
La précision intelligente de ton parler m'attire.
L'accent imperceptible d'origine natale…
Les yeux qui brillent avec un sourire toujours à la bouche…
Les petites mains gentilles de chocolat.
Tu possèdes toutes ces qualités et même plus.
Tu es si gentil, si charmant et si acceuillant que je voudrais
rester à tes côtés.
Je souhaite que tu m'aimes car je t'aime tant.

Je sens dans mons cœur que
tu es mon premier amour véritable.
Je crois que c'est le moment juste dans ma vie pour désirer
ce premier amour.
Je voudrais t'embrasser pour la première fois.
Je voudrais te tenir dans les bras pendant la nuit entière.
Deviens mon amour, mon bien-aimé.
Je souhaite que tu m'aimes car je t'aime tant.

Il ne m'importe point que nous ne soyons pas de la même race
noire ou blanche.

Néanmoins, nous sommes membres de la race humaine.
Ton sang est rouge, exactement comme le mien.
Rien n'est important, sauf... je t'aime.
Si ce sentiment vient des premières amours,
pourquoi ai-je envie de partager toute mon âme tous les jours?
Et que puis-je faire pour te montrer mon amour?
Je ne te force pas à m'aimer à ton tour.
Mais il faut que tu m'aimes car je t'aime tant!

Carole Lachanson

Rateau Mèg'

Grand langue de vagues
Fait un remou sous la ti-galerie.
Défunts créoles,
Leurs yeux de fève en vapeur
De couche d'amants détroussés,
Fument le café & respire le chicoré
Du sexe arabe de la Grande Ville.

Les verts de canne glissent le mois des routes,
Personne va voir.

(Scott, LA ou Nouvelle-Orléans, LA) 10/6/92

La boue mouvante de voix
Comme le tabac liquide
Eparpille les âmes
Ramenées toutes ensemble en valse
Le jour de tous les Saints
Sauf deux
Laissées au même temps
Dans les bazaars de paroisses

Oran Senegal ou Nat P. Fuselier
at Bluerunners' show
early morning, all Saints day.

Le crispement d'une nuit de plage ou le flash de mon revolver, gonna set you free

La fumée blanche
De champs de récolte
Amarée aux talles
Et la poudre de cils
Dérapent sur les
Plaques de prairie
Mouillées
Terrassées
Par l'eau de mèche
L'eau de sel

Parmi les os du
Cimetière
Bougre creuse pour ceux
De sa belle
L'eau jusqu'aux genoux

Doc Robichaux
11/6/92
Cypremort Point, LA

Le Soleil Boude

Septembre brode ses couleurs dorées,
Dans la verdure de juin et juillet.

La chaleur mielleuse au mois d'août,
Commence à perdre sa douceur au bout.

Le jour se couche un peu plus tôt,
Après avoir cédé son beau.

La première brise de vent accueil,
Le tourbillon qui chasse les feuilles.

L'oiseau attend encore un peu,
Avant que l'orbe n'éteigne son feu.

Bétailles qui habitent dans champs et bois,
Savourent l'été une dernière fois.

Et suspendu sur l'horizon,
Dans sa colère en rougissant,

Son long voyage tout écoulé,
Comment le soleil doit donc bouder.

David Lanclos

Ma vie parmi les têtes rouges

MINUIT.

Cinq petits doigts saisissent mon nez et tournent ma tête.

"Uhhh..., quoi y a?"

Mes yeux essayent de mettre au point une petite figure, pas six pouces de la mienne.

"Je veux du jus."

"De quoi?..."

"Du jus, du jus de pomme!"

"O.K. ... O.K. ..."

"Qu'est-ce qui s'est passé...?"

"Rien, femme. Tu as resté debout hier au soir. C'est mon tour à soigner les petits. Dors."

"Tu vas pas mettre la lumière?"

"Non."

"Mais, marche pas dans le noir. Tu te rappelles quoi s'est passé la dernière."

"J'ai pas besoin d'une lumière. Je pourrais marcher à travers le hall avec mes yeux fermés."

"Aussi bien que la dernière fois que tu as essayé."

"OH YAI-YIE!"

"Tu es O.K.?"

"Ouais, femme. T'inquiètes pas. J'en ai besoin que de neuf orteils."

"Voici ton verre de jus, Elizabeth. Bois et puis on

pourrait dormir."

"Non. Je m'en dors pas. Je veux voir des 'cartoons' sur le *VCR*."

"Non. C'est trop tard. C'est temps à dormir. Allons au lit."

"Non, je veux voir des 'cartoons'."

"ET J'AI DIT QUE C'EST TROP TARD!"

"Uh... Qu'est-ce qui s'est passé? Quoi c'est tout ce bruit?"

"Bon, tu vois que tu as réveillé Marc."

"Je veux voir des 'cartoons'!"

"Moi aussi, Papa. Je m'en dors pas non plus."

"Non, Marc, tu peux pas guetter la télévision."

"Donc, on pourrait jouer avec mes 'Legos'?"

"Et mes catins?"

"Et mes soldats?"

"Et mon *tea set*?"

"Quel *tape* pour le *VCR*?"

QUATRE HEURES ET DEMIE DU MATIN.

"Je veux plus guetter cette espèce de *couillon*, Pee-Wee Herman."

"Pas plus mauvais que tous ces *wimps* dessus 'Care-Bears,' idiote."

"Cochon."

"*Wimp*."

"Ohhhh, il m'a cognée."

"C'est bon pour toi!"

"Ohhh, elle m'a mordu!"

SIX HEURES ET DEMIE DU MATIN

"André!... André!!... André!!!..., pour la troisième fois, c'est l'heure de te réveiller!... J'en ai un qui peut pas dormir assez, et deux qui peuvent pas dormir du tout... Marc et Elizabeth, vous-autres, doivent être parés...."

Aucune réponse....

"Marc?... Elizabeth? Quoi c'est vous-autres sont après faire?"

Lourde silence.

Je les ai trouvés, sur le *sofa*, endormis, l'un à côté de l'autre.

Antoine Bourque

En parlant de l'hiver

Ah! l'hiver, la mort, la nuit
Ses ténèbres font du bruit
On en a peur et puis on fuit
Mais on est pris, on est séduit

Son froid nous pique le nez
Et nous brûle les doigts le reste de l'année
Son soleil n'est qu'une fleur fanée
C'est un beau souvenir des abondonnés

Ah! l'hiver, je me rappelle du quotidien
Des maudits vents qui se levent de rien
Des vents qui aboient comme des chiens
Qui frappent celui qui va et vient

Et la neige, elle tombe sur les toits
Cette matière blanche couvre les bois
L'hiver, c'est beau mais dur parfois
Dans ce grand pays nordique québécois

Quatre saisons

Ma tête, il y a une tempête là-dedans.
Il y a aussi les quatre saisons.

Le printemps arrive dès que je me lève
Et ne me souviens plus de mes rêves.

L'été, bien sûr, arrive vers midi.
Mon boulot est plein et lourd aujourd'hui.

L'automne vient plus tard dans la journée.
J'ai tant travaillé; je suis fatigué.

L'hiver, la nuit, déjà j'ai sommeil.
Je dors, je rêve jusqu'au réveil.

Kennu

Les gens légendes

J'peux l'entendre
qui s'en vient
loin là-bas
Vieux nèg' dans son wagon
Vieux nèg' avec sa peau emprunter des blancs.

C'est mardi
un mardi
en sifflant.

cloc cloc cloc cloc cloc

L'cheval sifflerait,
s'il pouvait,
aussi.

Vendredi…
passe encore
vend' ses fruits et son jardinage
bras durs comme du plomb
finit sa chanson
d'mardi.

On dit que
c'est à lui
tout le terrain de chez Wal Mart là-bas.

Pauvre bête.
Il "peut" siffler!
J'aime 'oir le passé
passer
devant ma porte
tous les mardis
et tous les vendredis.

J'cours au châssis.
Oui.
C'est lui!

cloc cloc cloc cloc cloc…

Voltige à la vertige

Il faut vite l'attraper
car il va passer
comme un clin d'oeil.
Si tu l'as pas bien vu
Si tu l'as pas bien connu
comment l'décrire
comment l'dire
éyoù l'placer
éyoù l'encadrer
peut-être l'encager

derrière des barres hor
i
zon
tales?

On est chanceux
s'il revient
sur ses pas.
LA
on peut
l'mettre
là où on veut...
dans un cadre de cahier
sur un bout de papier.
Faut pas lâcher
faut courir après
l'attraper
dans le filet
de...
de lignes de papier
et vite
le coincer
vite
avant de l'oublier... ces pensées
ces idées
ce papillon
d'inspiration.

Brenda Mounier

Les Dames du Cimetière

Elle avance doucement le long de l'allée pleine de poussière entre les tombes silencieuses. Ses yeux cherchent les vieux maintenant au paradis. Là, c'est la tombe de grand-père, de grand-mère, elle dit à elle-même lors qu'elle aperçoit l'édifice fait en brique. Ses doigts touchent les noms empreints pour toujours dans la pierre tombale en marbre.

Ses lèvres nomment en soufflant des dates de naissance, des dates de mort. Elle commence une prière. Sa mémoire éparpille les années. Elle voit son grand-père tordre sa moustache longue. Elle le guette essuyer du café de chaque côté qui tombe en bas de sa bouche. Ses yeux d'enfant petite le voient couché dans le lit sous le bère. Sa voix forte s'affaiblit, sa main douce sur ma tête. "Sois toujours bonne, ma chère. Fais toujours bien."

Ce jour de la Toussaint est plein de soleil et presque chaud. Mais ses épaules frissonnent. Elle se rappelle le premier de novembre quand sa fille est née. Vingt poules ont gelé droite dans le poulailler.

"Bonjour Glossina!"

Elle se retourne. Une femme de quatre-vingt-un ans, un peu penchée, travaille son chemin entre les rangées, une derrière et après l'autre, des tombes. La brique et le granit sont nettoyés comme neuf. La peinture blanche étincelle dans le nettoyage de la Toussaint. Quelques unes des tombes sont seules. Quelques unes sont doubles. Certaines sont basses. Certaines sont hautes.

Il y a des nouveaux bouquets en plastique: des roses jaunes ou des tulipes rouges. Il y a des nouveaux achats d'iris bleus aux feuilles vertes en soie. Des seaux enveloppés de papier d'aluminium avec des chrysanthèmes jaunes et blancs. Des bouquets larges de chrysanthèmes qui sont comme étendus dans l'air. Des chrysanthèmes violets dans des pots verts.

Les deux femmes sont comme des naines dans cette ville de tombes. Presque comme des taches dans cette mer de couleur si tranquille et si calme.

"Ethel! Comment ça va? Comment t'es après te sentir?"

Ethel tire sur le foulard en dentelle autour de sa tête. "Le vent est si fort aujourd'hui! Oh, l'arthrite dans mes mains!"

Glossina fait un signe de tête qui veut dire qu'elle connaît bien ça.

"Mes genoux! Je pouvait presque pas dormir hier au soir."

Ethel regard vers l'église au loin, au-delà du cimetière.

"Le prêtre devait commencer le service à trois heures." Ses vieux yeux scrutent sa montre de poche avec l'aide de ses bifocals. "C'est deux heures et demie."

"Je suis tellement contente tu m'as dit quelle heure c'est-il. Mon garçon m'a donné une montre le Christmas passé. La deuxième montre dans ma vie. Je l'oublie à la maison la moitié du temps."

Les deux femmes sont amies depuis leur enfance. Après courir et jouer sur ce même chemin de gravier à côté du cimetière. Ces jours-ci, elles sont toutes les deux debout sous un ciel bleu de novembre extrèmement fin.

Elles sentent le ricanement des années passées par la

douleur endans leurs corps. Elles ont en commun la dignité de leurs dernières années.

"Ton mari est enterré dans le mausolée, c'est pas vrai?" demande Ethel. Elle indique avec sa main la bâtisse à deux étages en blocs de granit rose à l'autre côté du chemin.

Cette bâtisse paraît immense opposée aux clos bruns qui l'entournent. Plusieurs acres de la récolte de maïs vert et de coton blanc ont déjà été ramassés.

"Oui. Ma tante et mon oncle aussi."

Glossina et Ethel commencent à marcher dans la direction du mausolée. Ils aperçoivent deux femmes après placer un pot de paquerettes blanches en plastique sur une tombe basse et plate.

"Regarde là." Glossina tire sur le bras d'Ethel. "Ça c'est Amy."

Elle répond d'une voix faible. "Je l'ai pas vue depuis trois ans." Ethel fronce son front. "Ses cheveux sont peints trop noirs pour une femme de son âge."

Ethel sourit tandis qu'elle entend Amy appeler son nom.

Les trois amies s'embrassent chaqu'une.

Amy introduit la quatrième femme. "Tu te rappelles Madame Jensen. Elle est mariée avec Gabriel, le garçon de Monsieur Monteau."

"Mais oui," dit Glossina. Elle scrute à elle-même comment Madame Jensen est plissée.

"Ta sœur… une plus vieille que moi… elle a parti pour vivre dans la Nouvelle-Orléans quand elle était jeune. Elle a devenu une nurse."

Madame Jensen regarde attentivement par ses bifocals. Elle

essaie de s'imaginer ces figures devant elle des decennies avant quand elles commençaient leur vie, tant d'années passées.

"Ah, ça c'était tellement lontemps passé." Elle fait signe avec sa main comme pour balayer d'elle les noms familiers. "Tellement d'affaires a prendu place depuis là."

Les mémoires pèsent lourd sur son idée. "C'est dur pour penser. J'ai déménagé à Port Arthur quand je m'ai marié." Ses yeux vont de ceux des autres aux fleurs sur la tombe.

"Ma fille m'a apportée ici pour la journée. Mon pauvre mari," elle pleure dans un mouchoir, "est enterré ici. Et aussi moi-même, je vas être ici."

Glossina pousse un soupir d'accord.

Amy fouille dans sa porte-monnaie pour un mouchoir.

La cloche d'église commence à sonner. Des coups singuliers qui résonnent jusqu'à la terre des clos bruns.

Glossina fait signe aux autres. "Allons! Vite. La procession est après venir de l'église."

Ethel prie avec ses doigts sur les perles bleues en verre de son chapelet. Elle suit les trois autres femmes.

Amy embrasse le crucifix sur son chapelet de perles blanches.

Une harmonie douce de voix qui chantent s'éparpille dans l'air du le ciel extrèmement fin.

Les fleurs s'asseyent dans leurs couleurs jolies sur les tombes étincelantes, silencieuses.

Joyce M. Carmouche

The City of New Orleans

Selon l'agent
The City of New Orleans,
n'arrive jamais à l'heure.
Descendant du Chicago,
en direction de la ville,
il est souvent en retard.
Même de deux ou trois heures.

Comme pour me rassurer un peu,
et puis pour sauver l'honneur locomotif,
il signale qu'en remontant au Nord,
l'horaire est toujours
beaucoup plus solide.

* * *

Le choc de l'eau froide le matin,
qui martèle les tempes,

Tu es

Les faucons perchés sur l'arbre,
au bord de la route,

Tu es

Le café brûlant, le soleil levant,
au ras des marais,

Tu es

La chanson du cœur battant,
la distance d'un trajet,

Tu es

Présent, constant,
Plus important,

Tu es.

* * *

Pieds nus
dans la Louisiane
sur la peau
dans les cheveux
sous les ongles
jusqu'aux

ô, jamais
l'ailleurs
n'a senti
comme ça!

Trajet sans pont
ciel clair
haute voix
Je le veux
une fois

Même si
l'horizon se voile
Même si
Je ne peux marcher sur l'eau

* * *

Si je t'entends
c'est dans les moments
sourds

Si je te vois
c'est par la nuit
sans lune

Tôt le matin

Plus vert que la ville
émeraude
dont rêvait Dorothy,

Plus beau que les cieux
de Kansas,
Plus jaune même
que le Yellow Brick Road,

Roulant sur la route 10
entre Grosse Tête
et Whiskey Bay,

On traverse parfois
des pays de merveilles.

Susan Kneller

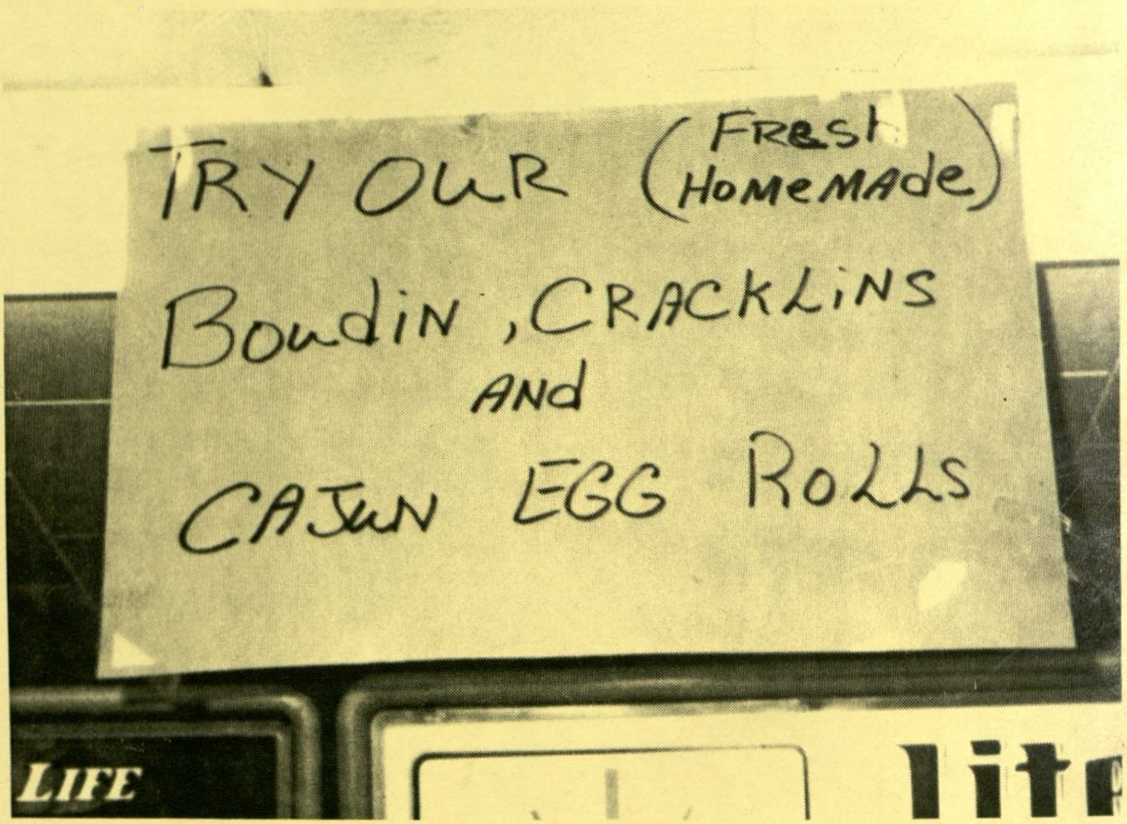
Après brûler le chemin
Entre Bâton Rouge et Lafayette
Après regarder en avant
Et dans le miroir
En succession rapide
Bayou des Glaises
Ouisqui Baie
Tard encore
Après essayer de racheter du temps
Avec des excès de vitesse
J'éteinds enfin la radio
Pour essayer d'écouter
Les tambours des Attakapas
Dans le silence
Dans la distance du temps

Ils étaient pourtant
Nombreux et courageux
Ils mangeaient le cœur
De leurs ennemis
Ils faisaient leurs tambours
De la peau de leurs ennemis
Et leurs cris portaient la nuit
Mais leurs tambours ne font
Plus de bruit
Ils ont pourri avec le temps
Et asteur ils font parti
De la terre du territoire

Saison

Et toi
Tu es devenue une saison dans ma vie
Entre l'été et automne
Quand on voit venir le froid
Avant qu'on le sente,
Quand les canard virent de bord,
Leurs dos au vent
Pour échapper à l'hiver,
Pour retrouver les chasseurs.
Je pense à toi à la folie
Et je me rappelle de l'amour,
De l'amour d'un rêve,
De l'amour de l'amour,
Et quelque part dans le marais,
Le grand cygne noir reprend
Le vent de la baie dans les ailes.

Jean Arceneaux


TRY OUR (FRESH HOMEMADE)
Boudin, CRACKLINS
AND
CAJUN EGG ROLLS
LIFE